

Lumière noire au Bout de la ville

Revue 813, la revue des littératures policières, numéro 146, été 2023.

Si je ne me trompe pas, c'est en 2012 que Les éditions du bout de la ville sont créées. À quelle occasion ? Et peux-tu nous parler de cette structure éditoriale, de son évolution ?

Nous éditons notre premier livre en 2012. Il s'agit d'*Oublier Fukushima*, un livre rageur que trois d'entre nous écrit sous le choc de la catastrophe nucléaire de Fukushima au Japon. Nous avons le recul de dix ans de bagarre contre le nucléaire en France dans des groupes anars. Tchernobyl était déjà, à l'époque, un de nos vieux cauchemars. Dans ce genre de situation, notre premier réflexe est de descendre dans la rue, le deuxième (quand la rue se vide...) est de se faire les historiens de la catastrophe en cours. Car, en matière de nucléaire, tout – les morts, les malades, les résistances – est voué à l'oubli. La véritable politique du nucléaire, c'est toujours de faire disparaître les preuves. C'est l'école du mensonge politique. D'où le titre du bouquin. Il est toujours bon de se rappeler que le projet *Manhattan* pour fabriquer la première bombe atomique en 1945 a mobilisé près de 500 000 personnes qui ont travaillé dans le plus grand secret (eux même l'ignoraient l'objet de leur labeur !) pendant plusieurs mois dans des villes construites en plein désert pour l'occasion !

On trouve dans le livre les paroles des Japonais qui se débattent face à un État qui ne les évacue pas ou les parque dans des préfabriqués installés à la va-vite en zones contaminées, celles des travailleurs (la plupart intérimaire, jusqu'à dix niveaux de sous-traitance) envoyés dans la centrale encore fumante, celles des ministres qui mentent éhontément avant de s'excuser, celles des agences internationales qui rehaussent les seuils de radioactivité admissible. Nous avons également invoqués les fantômes de Tchernobyl – des voix de liquidateurs biélorusses qui apparaissent aussi tout au long du livre. Le livre est d'ailleurs signé « Arkadi Filine », un liquidateur de Tchernobyl dont nous avons emprunté le nom tant ses mots dans *La Supplication* de Svetlana Alexievitch – sans doute le plus beau livre jamais écrit sur le nucléaire – nous ont frappés. Nous nous sommes reconnus dans l'humour au bord du gouffre de cet homme à qui l'État soviétique demande « d'enterrer des forêts ». Il se définit comme « désespéré mais pas

résigné », une formule qui nous accompagne encore pour cheminer dans cette drôle d'époque.

Un vieil ami, qui a bossé dix ans dans des centrales nucléaires en France à récupérer le fond des cuves des réacteurs, clôt le livre en racontant comment toutes craquent de partout et comment les travailleurs sont considérés eux-mêmes comme des déchets de l'industrie. Le livre tente de faire résonner entre elles les voix des irradiés et contaminés du Japon, celles de Biélorussie et celles de France.

A l'époque, le livre a rafraîchi la critique anti-nucléaire empêtrée dans une prose prophétique du malheur. Avec Fukushima, la donne a changé : il ne s'agit plus désormais pour les nucléocrates de prétendre que la catastrophe n'aura jamais lieu, mais plutôt qu'il s'agira d'apprendre à vivre avec, compteur Geiger à la main, chacun devenant responsable de sa propre contamination. La doctrine internationale en matière de radioprotection parle de « développement durable sous contrainte radiologique » – ça donne le ton ! Cette doctrine a été expérimentée dès Tchernobyl, puis appliquée massivement au Japon à partir de 2011 avant de faire école partout ailleurs dans les années à venir... et peut-être même bientôt en Ukraine autour de Zaporijia.

Le livre a remporté un vif succès et accompagné une tentative de renouveau du mouvement contre le nucléaire en France – dont il faut bien dire qu'il ne reste rien aujourd'hui. Le nucléaire est considéré comme « énergie verte » par une bonne partie du mouvement écolo actuel. À l'occasion des JO de Tokyo, nous avons sorti une nouvelle édition d'*Oublier Fukushima* augmentée de près de 150 pages, ce qui en fait sans doute (avec *Contre la résilience* de Thierry Ribault) un des livres les mieux documentés en langue française sur cette catastrophe – toujours en cours.

Le livre a donné le ton de la suite des éditions : nourrir la critique sociale à partir de l'expérience concrète des gens, loin de la passion française pour les essais surplombants et leurs discours universalistes. Depuis dix ans, nous avons fait des livres avec des éleveurs pris dans les mailles du filet de l'administration, des Gilets jaunes qui font face à la justice et à la prison pour la première fois, des prisonniers qui refusent de se laisser enterrer vivants, une malade du cancer qui refuse de finir sa vie entre les mains du pouvoir médical... Nous voulons faire avec ceux et celles qui ont les mains dedans, en partant d'une idée simple : nous avons toutes et tous besoin de lire des textes de personnes qui arrivent à penser leur condition, avec tout ce que cela implique comme perspective d'émancipation. En tant qu'éditeurs et editrice, notre rôle est de faire accoucher de tels textes. Le

chemin peut s'avérer long. Il nous a fallu quatre ans pour *Le paysan impossible* ou *Le ménage des champs* qui sont considérés aujourd'hui comme de véritables « traités d'expériences » qui mêlent récit, histoire politique, essai de critique sociale. On travaille à faire des livres solides, qui durent dans le temps, parce que nous pensons que l'époque a besoin de ça.

Est-ce que cela change quelque chose, d'être éditeur dans un petit village d'Ariège ? Comment travaillez-vous ? Quelle diffusion ?

L'Ariège est un coin singulier de France : un pays accueillant habité par des montagnards, des paysans pauvres, des protestants, des réfugiés espagnols venus avec la *Retirada*, des punks des campagnes et des clochards célestes, des caciques croulants du PS (pas d'alternance politique depuis la SFIO !), des écolos naturalistes à l'ancienne, des complotistes reptiliens... Bref, on s'y sent bien, depuis quinze ans que nous nous y sommes installés en collectif.

Le bout de la ville, ça fait d'abord référence à « la place du bout de la ville », l'improbable adresse des éditions qui semblait faite pour nous. Ça évoque aussi la vieille question sociale: l'urbanisation qui repousse sans cesse les pauvres loin des centre-villes ; les centrales pénitentiaires et nucléaires, les aires de voyage à côté des zones Seveso, l'habitat pavillonnaire entre deux bretelles d'autoroute, la fin des paysans, les odeurs de lisiers et les maïs trop arrosés. Cela dit aussi notre envie d'alimenter un point de vue. La métropole n'a pas de fin, mais on la saisit mieux en s'éloignant un peu de son vortex.

Les éditions, c'est surtout quatre amis depuis vingt ans. On imagine, on réfléchit et on mûrit nos bouquins ensemble. On est très exigeants sur le fond : on a plus de formation politique que de formation aux métiers du livre. Sur la forme aussi : pour un auteur ou une autrice, faire un livre chez nous, ça commence par un petit passage au village, quelques litres de rouge, des grosses bouffes, des heures de discussions sur le texte, en évitant toute complaisance. On bosse. On fait des livres politiques certes, mais il faut que ce soit des objets littéraires – « soigneusement populaires » nous a-t-on dit un jour. Nous sommes de gros lecteurs et lectrice, donc on s'attache au texte, à la langue, au rythme, autant qu'aux idées.

La distribution est assurée par Makassar et la diffusion par Hobo diffusion – référence aux *Hobos*, ces travailleurs itinérants du début du vingtième siècle qui vendaient leur force de travail à travers les USA et diffusaient les idées anarchistes et communistes. L'équipe de Hobo diffusion est vraiment incroyable.

Ils se défoncent pour faire vivre nos bouquins et développent de vraies relations avec les libraires. On partage des visions communes sur le monde du livre. Les bouquins ne sont pas disponibles sur Amazon par exemple. Aucun autre diffuseur n'ose faire ça.

Votre catalogue est volontairement éclectique, mais toujours politique. Qu'est-ce qui vous a amenés, par exemple, à publier des lettres d'Alexandre Marius Jacob, figure des « Travailleurs de la nuit » ? Ou des lettres, également, de notre regretté ami Hafeed Benotman ?

Pour nous, il s'agit de deux figures majeures qui ont fondé notre rapport au monde. Jacob, c'est un esprit brillant, « *un révolté vivant du produit du cambriolage* ». Avec son équipe des Travailleurs de la nuit, il a fait plus de 140 cambriolages chez des bourgeois à la belle époque. Son anarchisme, en acte, est une inspiration pour le présent, dans son refus acharné du travail et de sa morale. Ce n'était pas si courant à son époque – et pas plus aujourd'hui. Le mouvement ouvrier garde souvent chevillée au corps l'idée que le salut se trouve dans le travail. En 1905, il déclare au juge lors de son procès: « *Le peuple évolue tous les jours, voyez vous qu'instruits de ces vérités, conscients de leurs droits, tous les meurt-de-faim, tous les gueux, en un mot, tous vos victimes, s'armant d'une pince-monseigneur, aillent livrer l'assaut à vos demeures pour reprendre leurs richesses, qu'ils ont créées et que vous leur avez volées. Croyez-vous qu'ils en seraient plus malheureux ? J'ai l'idée du contraire.* » Jacob a passé des années en prison et des décennies au bagne. De là, il s'est construit un point de vue radical contre l'enfermement, la prison, la justice. Un vrai point de vue « anti-carcéral » auquel nous devons beaucoup.

Hafeed Bentoman était voleur et écrivain – ou l'inverse. « *Entre écrire un épisode de feuilleton télévisé et braquer une banque, j'ai fait le choix qui m'a semblé le plus malhonnête* » écrivait-il. Nous avons eu la chance de le rencontrer et de le cotoyer car une partie de l'équipe des éditions participe à *L'Envolée*, une émission de radio et un journal d'opinion de prisonniers et de prisonnières qu'Hafeed fondé avec d'autres complices en 2001. Quand il est mort en 2015, nous avons édité *Ça ne valait pas la peine, mais ça valait le coup*, un livre hommage composé de lettres écrites en prison, de pièces de théâtre et de nouvelles inédites, d'aphorismes, de chansons, d'extraits d'interviews. Le bouquin est accompagné d'un montage sonore dans lequel on entend Hafeed causer et chanter dans l'émission de *L'Envolée*. C'est sans doute l'une des personnes qui a le mieux parlé

de la prison, de la justice et de la loi. Un esprit libre, même pris entre les quatre murs de sa cellule. *«La dangerosité pour l'administration pénitentiaire et la justice, ce n'est pas le crime mais la capacité à réfléchir et à agir. Voilà pourquoi je n'ai jamais été en souffrance en prison. Elle est pour moi un terrain de jeu. Un territoire social et un espace de rencontres. Je n'étais pas verrouillé sur moi-même, J'étais avec les autres »*. On trouve également dans ce livre de très belles pages écrites depuis la prison sur la révolte de 2005, qui résonnent admirablement aujourd'hui alors que la France s'embrase suite au crime policier qui a enlevé la vie de Nahel et que des juges condamnent des milliers de mêmes à des peines invraisemblables de prison pour avoir osé se révolter. Et Hafed de conclure : *« À chasser les enfants de leurs plus beaux rêves d'enfance, nous les hébergeons dans nos pires cauchemars d'adultes »*.

La préoccupation anticarcérale est au cœur de votre travail éditorial, dans toute son actualité. Je pense aux récits de Kamel Daoudi, d'Aurélié Garand...

Il y a un véritable paradoxe social de la prison : elle est à la fois un angle mort de la société, une oubliette moderne que personne ne veut regarder en face, alors que dans le même temps il n'y a jamais eu autant de prisonniers et de prisonnières, autant de proches de personnes incarcérées, donc autant de personnes touchées par la prison. Depuis le Groupe information prison (GIP) en 1972 et le Comité d'action des prisonniers (CAP) en 1974, il existe une pensée critique extrêmement puissante qui s'élabore derrière les murs des prisons, par les prisonnières et les prisonniers eux-mêmes, et qui n'a jamais cessé jusqu'à aujourd'hui. *L'Envolée* tache de relayer et de nourrir cette pensée depuis sa fondation, et c'est logiquement que nous avons pris le parti, au sein des éditions, de porter cette parole essentielle pour comprendre le monde dans lequel nous sommes.

En octobre 2021, à l'occasion du quarantième anniversaire de l'abolition de la peine de mort, nous éditons *La peine de mort n'a jamais été abolie, dits et écrits de prison choisis par L'Envolée*. Dans ce livre au titre pour le moins explicite, des prisonniers et des prisonnières racontent avec une impitoyable lucidité le quotidien mortifère de l'enfermement : isolement, absence de soin, suicides, morts « suspects » – mais aussi les solidarités qui se nouent et les innombrables mouvements de protestation qui combattent cet enfer.

En 2022 sort *Sur la sellette, chroniques de comparutions immédiates*, de Jonathan Delisle et Marie Laigle. Pendant un an, les auteur·e·s ont pris place dans la salle 4 du tribunal de Toulouse pour observer et chroniquer les procès en

comparution immédiate qui s’y tiennent. Cette procédure expéditive, qui s’applique potentiellement à tous les délits, voit les accusé·e·s jugé·e·s en quelques minutes. C’est une justice à l’os, débarrassée de tous les appareils qui peuplent nos imaginaires de « Justice ». On y voit des grands bourgeois envoyer en prison à la chaîne des personnes appartenant aux classes les plus défavorisées de la société, qui n’ont aucun espace pour se défendre ou faire entendre les raisons qui ont pu les amener à sortir de la légalité. C’est la justice de classe qui s’y montre à nu. Les récits d’audience rassemblés dans le livre sont éloquentes et dévoilent, dans un style sec, factuel, la fonction essentielle de l’appareil judiciaire : protéger la bourgeoisie, enfermer les pauvres.

En 2022, nous éditons *Je suis libre dans le périmètre qu’on m’assigne...*, de Kamel Daoudi. Kamel est le plus ancien assigné à résidence de France. « *J’ai refait mes comptes, écrit-il, je suis assigné à résidence depuis le 24 avril 2008, soit treize ans, dix mois et vingt-trois jours, c’est-à-dire 5 075 jours. Sur ces 5 075 jours, j’ai effectué 256 jours de prison ferme : 126 jours pour m’être éloigné de 18 km de mon lieu d’assignation à résidence et 130 autres jours pour 25 minutes de retard à mon couvre-feu. J’ai effectué 26 040 pointages au poste de police ou de gendarmerie. J’ai parcouru 57 759,8 kilomètres, soit près d’une fois et demi la circonférence de la terre* ». C’est vertigineux. Bien que coincé dans ce labyrinthe administratif, Kamel Daoudi a un humour féroce, une belle plume et une réflexion politique acérée sur sa situation. « *Être assigné à résidence, c’est avoir les principaux inconvénients du prisonnier sans avoir les caractéristiques distinctive de l’homme libre* ». Évidemment, le livre se lit aussi comme une analyse de ce dispositif d’assignation qui est en train de se généraliser partout.

C’est une grande fierté pour nous d’avoir édité le livre d’Aurélie Garand, *Depuis qu’ils nous ont fait ça*. Le 30 mars 2017, son frère Angelo, un Voyageur de 37 ans, est abattu par une brigade du GIGN pour ne pas être rentré en prison après une permission de sortie de vingt-quatre heures. Malgré le combat acharné de ses proches, les gendarmes n’ont jamais eu à rendre de comptes dans un procès public. Elle signe un texte extrêmement puissant et d’une grande qualité littéraire, qui parle de racisme, d’amitié, de prise de conscience, de dignité, de transmission. Un grand texte politique, un point de vue radical contre la prison – qui dit-elle, avait commencé à tuer son frère bien avant que le GIGN s’en charge –, contre une justice qui couvre toujours les crimes policiers, une charge contre la brutalité et le racisme structurels des « schmits ». Un livre court, abordable, mais profond ; à mettre entre toutes les mains, essentiel pour qui

veut comprendre la fabrique du mensonge à l'œuvre dès qu'on a affaire aux violences d'État.

Musique et critique sociale sont aussi au rendez-vous : *Blues in the Mississippi Night, Abattoir à domicile - utopie rock'n'roll... Une évidence ?*

Les musiques populaires sont l'expression d'une histoire sociale, et nous les regardons à ce titre comme les « paroles infâmes » que nous voulons éditer. Le blues en est sans doute le plus bel exemple. Avant qu'il ne devienne une marchandise universellement admise, le blues est la voix d'un esclavage jamais aboli et du système ségrégationniste qui en est le prolongement à peine déguisé. Le blues, sous ses apparences inoffensives – question de survie pour les hommes et femmes qui le chantent – est profondément politique. En janvier 2021, nous sortons *Blues in Mississippi night, le soir où Big Bill Broonzy, Sonny Boy Williamson et Memphis Slim ont répondu à la question : « D'où vient le Blues ? »*, un entretien réalisé par Alan Lomax, l'illustre collecteur de musique populaire. C'est un document inestimable, jusqu'alors inédit en français, de l'histoire de la musique africaine-américaine : l'enregistrement d'une longue conversation nocturne entre trois grands bluesmen du Sud alors que règnent encore les lois de ségrégation dites « Jim Crow ». Un très beau livre, qui réinscrit la naissance du blues dans l'histoire de l'esclavage.

En mai 2022, nous sortons *Abattoir à domicile, chronique d'une utopie rock'n roll*, roman autobiographique de Christophe Pagnon. C'est l'histoire d'une bande de potes qui monte un groupe de rock and roll dans les années 1980. Ils rêvent de révolution, pas de maison de disque. Ils achètent un vieux camion qu'ils aménagent en scène nomade et se lancent sur les routes pour jouer, partout où on ne les attend pas. Ce livre d'aventure est une ode fiévreuse à la débrouille collective et à l'ivresse de vivre. C'est un véritable bol d'air dans une époque où la fête a été mise sous surveillance, voire interdite.

Sur le site de la librairie Quilombo, on découvre votre « goût pour le roman noir, de Amila à Thompson ». Justement, vous venez de publier *Casse-dalle*, de Jennifer Have, votre premier roman, et c'est un roman noir ! Qu'est-ce qui vous a plu dans ce livre, et vous a décidés ?

Notre ligne éditoriale se construit autour de textes singuliers et incarnés, empruntant à la fois au témoignage et à l'essai, qui nourrissent des pans de la critique sociale. Éditer « la parole infâme » de celles et ceux qui ne l'ont jamais, est la tâche que nous nous sommes fixés en tant que maison d'édition. Bien que *Casse dalle* soit un livre de fiction, il ne déroge pas à la règle. C'est un roman noir

et social, cinglant et radical écrit par une transfuge de classe. Jennifer Have a grandi dans le milieu ouvrier et les boucheries des Ardennes. Après des études de cinéma, elle rentre à la prestigieuse école nationale supérieure des métiers de l'image et du son (FEMIS). Seule fille d'extraction populaire de sa promotion, elle est devenue une scénariste de série de télévision très demandée sur la place de Paris. Elle travaille régulièrement pour France télévision, Netflix ou Disney +. Elle a notamment écrit les séries *Cœur Océan* et *Les Petits Meurtres d'Agatha Christie*. Avec *Casse dalle*, on est loin de tout ça, et ça participe aussi du plaisir qu'on a à lire ce livre. *Casse dalle* est une fable, un conte moderne qui suit les codes du roman noir telle que le pratiquaient Dashiell Hammett dans les années 20, et Jean Patrick Manchette dans les années 70 : « *Ce ne sont plus seulement les psychologies des individus qui sont « cachées dans le livre » ; ce sont les rapports sociaux ; c'est le mensonge social qui maintient l'ordre* » disait-il dans *Polar* en 1993. Jennifer Have écrit ici un roman irrigué à la fois par l'ambiance particulière du prolétariat ardennais dans lequel elle a grandi et par le milieu parisien non moins particulier de la télévision qu'elle fréquente pour son travail. Le choc de classe est brutal et transpire à chaque ligne de ce livre. Les dialogues ciselés, implacables de cette scénariste, nous font passer du fou rire à l'effroi en quelques lignes. Elle nous dépeint le monde ouvrier ardennais sans condescendance, avec une grande tendresse, mais sans complaisance aucune. Les pauvres, ici, ne sont pas des héros du prolétariat : ils perdront à la fin, mais ils ne restent pas muets sur leur condition et tentent de s'organiser ensemble pour combattre leur mort programmée. S'ajoute à la tradition du roman noir, celle de la culture du cinéma populaire de science-fiction des années 80-90 et des films à la morale grise du nouvel Hollywood des années 1970. On y navigue entre *Delivrance* et *Romero*, dans un humour sanglant mis au service d'une critique jamais lénifiante de la société.

Sans dévoiler l'histoire, voilà ce qu'a décidé d'en dire en quatrième de couverture pour vous donner l'eau à la bouche : Alors qu'elle fait la tournée des supermarchés dans les Ardennes, la star déchue d'un show télé culinaire tombe sur une bande d'ouvriers et d'ouvrières au chômage qui occupent leur abattoir laissé à l'abandon par le patron. Dans ce futur proche à peine dystopique, les aides sociales n'existent plus, manger de la viande est has been et les pauvres ont la grosse dalle. Une aventure collective hallucinée, un roman noir et jouissif : jusqu'où ira la vengeance sociale ?